

garçons du village restait secret jusqu'au jour désigné. Au moment où la jeune fille choisie par nous se montrait sur le seuil de sa demeure, nous la saluions de nos acclamations et d'une décharge de mousqueterie ; puis nous la conduisions à l'Eglise, où une grand'messe était chantée ; ensuite commençaient les fêtes et les jeux. Ce jour tout le monde portait, les garçons à leur boutonnière, les jeunes filles à leur coiffure, quelques feuilles de verdure : celui ou celle qui était rencontré sans ce signe de joie et de ralliement, était condamné à une amende, et de là vient, je pense, cette locution : *je vous prends sans vert*..

« Nous étions en 1780, il y a soixante-dix ans de cela, et je me le rappelle comme si c'était hier. Nous étions réunis pour nommer notre reine, mais le choix était fort embarrassant, car il se balançait sur deux jeunes filles qui semblaient le mériter également.

« Antoinette était, sans contredit, la plus belle fille du village : la grâce de son esprit, et son aimable enjouement, en faisaient la reine de nos fêtes, sans qu'elle en eût encore le titre. Mais Suzanne était si gracieuse et si douce, qu'il n'était pas un de nous, pas un habitant du village qui n'eût à citer quelque trait de la bonté de son cœur : elle était moins belle, moins attrayante qu'Antoinette ; mais ses grands yeux bleus étaient si expressifs ; ils étaient le pur miroir d'une si belle âme !... La joie, le plaisir nous réunissaient autour d'Antoinette ; mais tous, nous chérissions Suzanne comme une sœur !. Le choix était donc bien difficile, et d'autant plus que les deux charmantes filles étaient amies intimes, inséparables, et qu'exclure une d'elles était causer une peine réelle à celle qui serait nommée... Comment faire ?... Il n'y a qu'un moyen, s'écria l'un de nous, nommons-les toutes les deux !... — Deux reines ! mais cela ne s'était jamais vu ; cela ne se pouvait pas !... — Allons donc, qu'importe, la fête n'en sera que plus charmante... La double royauté fut décidée ; mais une autre difficulté se présenta : nous n'avions qu'un arbre de Mai... à qui l'offrir ? nos deux reines y avaient droit également. Le fils d'un gros jardinier-pépiniériste leva la difficulté en offrant un arbre du jardin de son père. Cette proposition fut acceptée, et le lendemain nous eûmes deux reines pour présider nos jeux... La fête fut complète.

« Mais ici je dois vous faire une observation bien importante, puisque ce simple fait eut la plus grande influence sur la vie des deux jeunes filles. Le premier arbre de Mai, orné de fleurs, de rubans, avait été déposé devant la porte d'Antoinette ; mais il nous avait été impossible d'orner de même le second, que nous avions enlevé du jardin de notre camarade ; il fut donc planté devant la petite cabane de Suzanne, dont la mère habitait à l'angle de la place de l'Eglise ; un simple bouquet de paquerettes et de violiers fut son seul ornement ; mais c'était un pommier de la plus belle espèce ; avec un peu de peines, il pourrait reprendre racine, et récompenser, par ses fruits, les soins que l'on aurait de lui. C'était donc presque un cadeau véritable que nous faisions à Suzanne, dont la mère était fort pauvre. Ces deux arbres, du reste, étaient les frappants symboles du caractère et du genre de beauté de nos deux jeunes reines. Quelqu'un en fit la remarque, et, d'un côté, ce fut un grand malheur. On n'a jamais tort de dire à une jeune fille qu'elle est bonne, mais il y a souvent bien du danger à lui dire qu'elle est jolie.

« Antoinette en fut la preuve. Ainsi que Suzanne, elle avait à peine quinze ans lorsqu'elle fut nommée reine de Mai ; mais, dès ce jour, la vanité entra dans son cœur : elle ne songea plus qu'à la danse et aux plaisirs, elle abandonna ses travaux ordinaires, négligea ses devoirs. Sa constante occupation devint le soin de sa parure, son plus grand désir fut de se faire admirer, de se faire dire qu'elle était belle, et, comme il ne manquait jamais de flatteurs à qui veut en avoir, elle fut entourée d'une sorte de cour, et sa royauté subsistait encore longtemps après que Suzanne avait oublié la sienne. La simple et modeste fille était retournée, dès le lendemain du 1er mai, à ses petits

devoirs journaliers : elle se montra ce qu'elle était avant ce moment-là, douce et obligeante ; tandis qu'Antoinette fut plus séduisante, plus coquette que jamais : aussi conserva-t-elle le titre de reine. Suzanne, elle, ne fut plus que Suzanne. De petites rivalités, des jalousies s'agitèrent autour de la beauté d'Antoinette ; l'arbre de Mai fut souvent couvert de fleurs nouvelles que les garçons y déposaient à l'envi l'un de l'autre. Le bon Dieu, seul, se chargea de couvrir de fruits l'arbre de Suzanne ; et l'arbre béni prospérait à faire plaisir, Suzanne le soignait de tout cœur : c'était un pommier de calvilles d'hiver. La jeune fille en alla vendre à la ville les fruits dont le produit répandit un peu d'aisance dans son modeste ménage.

« Plusieurs années se passèrent ainsi ; d'autres Mais furent offerts à d'autres jeunes filles ; mais Antoinette n'en resta pas moins la reine véritable. Puis, les événements politiques se succédèrent, les guerres maritimes, etc. Une sourde rumeur commençait à agiter le peuple français ; les garçons s'occupaient un peu moins de leurs plaisirs, un peu plus des affaires du pays, et l'usage de fêtes du 1er mai, tomba en désuétude ; bientôt les enfants et les vieillards seuls y pensèrent. Il arriva, vers ce temps-là, que le fiancé d'Antoinette et celui de Suzanne partirent pour l'armée.

« Antoinette parla beaucoup de la joie qu'elle aurait si son prétendu revenait officier !... Combien elle serait fière de se promener à son bras dans les rues du village !... Suzanne promit au sien de l'attendre, dût-il rester absent aussi longtemps que fleurirait son beau pommier, sur lequel, chaque année, le bon Dieu envoyait en bénédiction, une pluie de fleurs et de fruits. Elle lui recommanda de faire son devoir en honnête homme, d'être un bon citoyen et un brave soldat.

« Les deux jeunes gens partirent, et après eux, bien d'autres suivirent !... Le village devint triste : plus de fêtes, plus de danses !... Antoinette s'ennuyait, et elle était pensive : à quoi lui servait sa beauté, il n'y avait plus personne pour l'admirer ?... Suzanne travaillait toujours ; elle était toujours douce, calme, souriante. Bien loin que le village lui parût désert, ses occupations à elle, semblaient doublées, car elle avait à consoler désormais les sœurs dont les frères étaient absents, à venir en aide à de pauvres mères que le chagrin et la maladie rendaient infirmes depuis le départ de leurs enfants ; aussi chacun bénissait la bonne Suzanne, lorsqu'on pensait à peine à sa belle compagne.

« Que vous dirai-je, enfin ?... Un jour il passa par le pays quelques notables que le roi Louis XVI convoquait en Assemblée ; ils avaient une suite nombreuse : tout de luxe, ce bruit, tous les beaux récits qu'elle entendit faire, tournèrent la tête à Antoinette ; elle ne rêvait plus que Paris... Une riche dame des environs lui ayant offert de l'emmener comme femme de chambre, elle partit, presque malgré sa mère, et malgré tout ce que Suzanne put lui dire pour l'engager à rester.

« La bonne fille eût alors une tâche bien difficile, ce fut celle de consoler la mère de son amie ; elle se montra si dévouée et si bonne que la pauvre femme ne l'appelait plus que sa *vraie fille*, s'efforçant d'oublier qu'elle en eût une autre !.. Pourquoi, pauvre mère, ne put-elle pas l'oublier tout-à-fait... Mais, hélas ! bien des années se passèrent, et un jour un soldat en revenant au village, apprit qu'il avait vu Antoinette à Paris, et qu'elle était devenue si belle, si belle, qu'elle avait été choisie pour représenter, dans une fête, la *déesse de la Raison* !... A cette nouvelle, la malheureuse mère qui était une digne et pieuse femme, tomba à genoux, en pleurant, pour prier Dieu ! Et elle pleura si longtemps que quand elle se releva elle était aveugle !.. Aussi ne put-elle pas, à quelques mois de là, reconnaître la femme pâle et flétrie, qui à genoux sur le seuil de la cabane, lui tendait les bras sans oser avancer !.. Mais Suzanne la reconnut bien, elle courut à elle, la releva, l'encouragea... et, à force de prières, obtint sa grâce auprès de sa mère.

« Antoinette sut alors tout ce que son amie avait fait pour